

Troisième colloque international du RRENAB (Paris, 8-10 juin 2006)

En mai 2005, à l'Université de Montréal, le Réseau de recherche en analyse narrative des textes bibliques (RRENAB) avait tenu un symposium (voir *RTL* 37, 2006, p. 138-142). Quelques mois après la parution des actes du colloque de Louvain-la-Neuve (2004), *Analyse narrative et Bible* (BETL 191), Leuven, 2005, le Réseau vient de connaître son 3^e colloque international à Paris. L'organisation était prise en charge par les trois institutions parisiennes membres du réseau : l'Institut Protestant de Théologie et les Facultés de théologie de l'Institut Catholique et du Centre Sèvres (Facultés jésuites). Deux cents participants attentifs ont suivi l'intéressant programme préparé par le comité scientifique composé des professeurs J. Asurmendi et Y.-M. Blanchard (ICP), Y. Bourquin (Lausanne), C. Combet-Galland et É. Cuvillier (IPT), O. Flichy, P. Goujon et J. Miler (Sèvres).

Les quatre conférences générales portaient sur le thème du point de vue. La lourde tâche consistant à ouvrir les débats revenait à un linguiste, spécialiste de l'étude du point de vue dans la littérature française, Alain Rabatel (Université Lumière-Lyon 2). Dans sa conférence intitulée *Points de vue et représentations du divin dans 1 Samuel 17*, il illustre la thèse qu'il promeut contre un grand théoricien du point de vue, Gérard Genette : la focalisation externe n'existe pas. Un narrateur s'interpose toujours entre le lecteur et l'histoire racontée, à laquelle il impose son propre point de vue tout en choisissant quand il veut et comme il le veut de représenter celui de ses personnages. Il est donc celui qui sélectionne et organise les éléments nécessaires au sens. Dans ce cadre, Rabatel nomme point de vue tout ce qui, dans le récit ou les paroles prononcées, révèle une source identifiable de représentation ou d'évaluation de ce à quoi il est fait référence. À partir de là, après avoir répertorié divers marqueurs formels, il illustre la fécondité de son appareil théorique dans une lecture rapide du récit de David et Goliath. Il met ainsi en relief l'opposition que les discours des personnages construisent entre David d'une part et Saül et son armée d'autre part, puis entre le jeune berger et le géant philistin. Il montre également comment les enchaînements du récit mettent en place peu à peu un processus argumentatif visant à créer chez le lecteur, en privilégiant la mise en scène des points de vue des personnages, une empathie avec le jeune héros dont il fait émerger l'être profond, un être fortement en contraste avec ce qu'en croient les soldats, Saül ou Goliath. Au terme, il ressort qu'une attention soutenue à la forme est la porte d'entrée adéquate pour une interprétation qui respecte les « instructions » du texte.

À la croisée des mondes. *Aspects narratifs et théologiques du point de vue dans la Bible*, c'est l'objet de l'exposé de Jean-Pierre Sonnet (Institut d'Études Théologiques, Bruxelles). Pour lui, dans la Bible, la Genèse donne le ton en matière de point de vue. La première page impose celui de Dieu devant ce qu'il crée (celui qui agit étant aussi celui qui voit), tandis que le narrateur se montre capable d'assumer ce point de vue dans son propre discours : « Et Dieu vit que c'était bien ». Il s'avère ainsi transcendant dans l'ordre de la narration, comme Dieu l'est dans l'ordre de la création. De plus, dès les chapitres 2 et 3, le point de vue est intimement lié à l'intrigue : si Dieu envisage le bon, l'être humain le trouvera-t-il bon lui aussi ? Le drame se noue précisément autour du non-ajustement des points de vue, la femme étant amenée par le serpent à voir dans l'arbre de la connaissance un arbre bon, à l'instar des autres que Dieu trouvait tels. Cela dit, dans la mesure où la narration biblique privilégie le mode scénique consistant à montrer les choses plus qu'à les dire, le lecteur est invité à reconstruire les choses en démêlant l'écheveau des points de vue à partir de celui que le narrateur lui offre. Il a dès lors à faire preuve d'intelligence. Car le récit biblique n'est pas avare lorsqu'il s'agit de différencier les points de vue. Non seulement il est fréquent que Dieu ne voie pas comme les hommes ; mais les humains ont eux-mêmes des points de vue divergents voire opposés, sans compter qu'ils peuvent (se) tromper, blasphémer ou exprimer des vues idolâtres. Exposer ces points de vue fait courir le risque que le lecteur en vienne à les adopter. Ce risque, le narrateur biblique le prend tant il importe d'éclairer la nature humaine. Mais il raconte aussi

que cette divergence, cette dispersion des points de vue n'est pas définitive, et il donne à espérer en une convergence, en un ajustement progressif entre les humains et avec Dieu.

Regarder les choses d'un autre point de vue est souvent très utile. Sylvie Claret de Fleurieu (Conférencier des Musées Nationaux, Paris) le montre dans un exposé consacré au *Point de vue dans quelques peintures de la Renaissance italienne*. Au xv^e siècle, la question du point de vue commence à se poser chez des peintres qui sont également mathématiciens. Mais introduire la perspective en peinture, c'est imposer une nouveauté : la nécessité d'un point de vue, sorte de fenêtre ouverte sur la réalité, cadrage à partir duquel est déterminée la scène de la représentation. Basé sur des principes de géométrie descriptive, le procédé fait que l'image est construite non à partir de la chose vue et représentée mais à partir de celui qui la voit. Dans sa construction même, elle suppose donc un corps, un œil, et elle impose une exigence de proportionnalité des dimensions ainsi qu'un horizon limitant la vue, le tout étant strictement déterminé par la position hors tableau de celui qui voit. C'est ainsi que l'œuvre elle-même assigne sa place à celui qui la regarde, ce qui donne au peintre la possibilité de jouer de son savoir-faire pour lui faire voir l'invisible. C'est le cas, par exemple, dans une Annonciation de Piero della Francesca : un dispositif astucieux jouant précisément sur la perspective et sur la taille des personnages fait pressentir au spectateur qu'il se trouve face à l'indicible, particularité du tableau adaptée à ce qui est représenté. L'incarnation n'est-elle pas, en effet, ce qui donne à voir ce qui ne peut être vu ? C'est ainsi que l'ange qui apparemment fait face à la Vierge ne peut pas voir celle-ci. Il voit ce qui la dérober à son regard : la double colonne symbolisant le corps du Christ. Quant à la taille démesurée des deux personnages, elle suggère le caractère incommensurable de ce que l'image raconte. Le tableau se présente donc moins comme quelque chose à voir que comme un regard particulier qui le donne à voir. — La conférence était suivie d'une visite au Louvre, pour prolonger la réflexion devant les œuvres elles-mêmes, avant un dîner festif autour de tables conviviales.

Dans un dernier exposé donné en anglais, *Vivre pour raconter : point de vue et éthique lucanienne*, John Darr (Boston College), un spécialiste de la « critique de la réponse du lecteur », s'interroge sur la façon dont le point de vue du critique affecte son interprétation des textes. En réalité, des expériences le montrent, quand un critique littéraire parle du « lecteur », il propose, qu'il en ait ou non conscience, une construction influencée jusqu'à un certain point par le contexte particulier qui est le sien, construction qui révèle et clarifie certains éléments mais en masque et en déforme d'autres. S'il en est ainsi, il est nécessaire de prendre en compte le critique pour situer son interprétation. Et en un temps où foisonnent les propositions de lectures, il importe de disposer d'éléments de contrôle et d'évaluation des lectures pour déterminer leur degré de fiabilité critique. C'est à partir de réactions à ses propres travaux sur l'œuvre de Luc (Lc-Ac) que Darr explore ensuite cette question. Car Luc construit un récit qui « contrôle » son lecteur. On peut donc mesurer la valeur de la construction du critique en la confrontant au lecteur impliqué par l'œuvre de Luc. À partir de plusieurs exemples (la compréhension du personnage des Pharisiens en Lc-Ac, les débats sur la place des genres, sur l'intégration de la dimension anthropologique dans l'interprétation de l'œuvre lucanienne et sur les lectures culturelles), il soutient que n'est véritablement critique qu'une lecture qui, se refusant à imposer le silence au texte et à ses particularités même gênantes, le laisse au contraire s'exprimer dans ses multiples aspects avant de tenter de lui répondre. Les questions brûlantes d'aujourd'hui – comme par exemple l'anti-judaïsme ou la place de la femme – risquent en effet de biaiser l'accès du critique au texte. Voilà qui pose de manière cruciale la question de savoir si les exégètes sont vraiment une communauté cherchant à valoriser le *proprium* des lectures critiques ; voilà qui invite également l'exégète à être lucide sur son propre point de vue et à apprendre à l'évaluer de façon critique.

À côté de ces conférences plénières, divers séminaires étaient destinés à permettre aux participants d'entrer en débat en plus petits groupes sur des questions proposées à leur sagacité par divers spécialistes de l'analyse narrative. Cinq de ces séminaires touchaient au

thème général du colloque. Ainsi, Y. Bourquin (IRSB, Lausanne) proposait une réflexion sur le point de vue dans le N.T. avec G. Billon, O. Flichy et Ch. Reynier, tandis que J. Asurmendi (ICP, Paris) posait la même question à propos du livre d'Hénoch avec D. Assefa, P. de Martin de Viviés et Cl. Tassin. Quant à M. Berder (ICP, Paris), il avait convié Ph. Abadie, V. Sénéchal et Ch. Raimbault à soumettre au débat la question de savoir ce qu'il en est du point de vue lorsque des récits bibliques sont réécrits dans les limites mêmes du canon. Le phénomène d'intertextualité était encore au centre du séminaire préparé par C. Combet-Galland (IPT, Paris) et réunissant P. Goujon, A. Pénicaud et A.-E. Spica autour de la manière dont se transforme un système énonciatif lorsque l'énoncé est repris dans la réécriture, le discours mystique ou une œuvre littéraire. Cl. Clivaz (IRSB, Lausanne) avait retenu pour sa part un angle plus théorique pour traiter du « point de vue entre Histoire et Poétique » à partir du pacte de lecture dans l'œuvre de Luc ; elle était en compagnie de F. Amsler, F. Hartog, T. Pencer et C. van der Stichele.

Les cinq autres séminaires portaient sur diverses questions en marge du thème principal de la rencontre. La question des personnages était la préoccupation première de deux rencontres. Avec É. Cuvillier (IPT, Montpellier), c'est la construction des personnages et le point de vue évaluatif dans l'évangile de Matthieu qui ont retenu l'attention, D. Gerber et E. Steffek prêtant leur concours à la réflexion ; quant A. Wénin (UCL, Louvain-la-Neuve), avec J.-P. Sonnet et Cl. Lichtert, il a remis sur le métier la question des personnages secondaires dans les récits bibliques des deux Testaments. Paul peut-il faire l'objet d'une approche narrative ? À partir des éléments narratifs de la lettre aux Galates, A. Gignac (Univ. de Montréal), avec J. Doutre, R. Burnet et R. Dupont-Roc, a tenté de montrer la pertinence de cette approche. C'est en revanche d'une question davantage historique que J.-L. Ska (PIB, Rome) proposait de débattre avec O. Artus, P. Gibert et J. Vermeulen : les auteurs des récits sur les origines d'Israël sont-ils des « historiens », des « antiquaires », ou est-il nécessaire de forger d'autres catégories pour les désigner ? Enfin, la question du nécessaire croisement des méthodes était au cœur du débat que J.-N. Aletti (PIB, Rome) et J. Zumstein (Zurich) ont animé à partir du cas de Jn 13.

Pour ouvrir des pistes de réflexion en fin de colloque, une table ronde conduite par P. Goujon a posé la question : « où en est-on avec la narrativité biblique ? » D. Marguerat (IRSB Lausanne) souligne que l'apport propre de la narratologie à l'exégèse biblique réside dans une nouvelle posture du lecteur face au texte qui est perçu comme une trajectoire où le sens se fait peu à peu sans jamais se figer, tandis que le lecteur est lu lui-même par le texte. La nécessité se fait sentir alors d'affiner l'outillage dans le sens de la précision et de la rigueur. Constatant que les études narratives font désormais partie du paysage de l'exégèse, O. Artus (ICP) pose la question de leur articulation avec la méthode socio-historique. Peut-on, en exégèse, se comporter en pique-assiette, empruntant à d'autres méthodes concepts et outils ? Et comment honorer, dans le cadre de l'approche narrative la dimension historique de la révélation ? Après tout, tenir la tension entre deux épistémologies est peut-être plus fécond que vouloir la réduire artificiellement. La perspective de Ch. Theobald (Centre Sèvres) est directement théologique. Pour lui, l'analyse narrative questionne la théologie par son attention à la forme du texte et au style de communication que le texte engage avec son lecteur : qu'en est-il de la concordance entre ce que l'on veut communiquer et la manière de le faire, et qu'en est-il du respect des diversités qui suscite la liberté du récepteur ? En outre, en insistant sur la relation entre le texte et son lecteur, l'analyse narrative pourrait bien offrir de nouvelles perspectives à la théologie de la révélation. Cela dit, la théologie ne peut manquer d'interroger les exégètes sur la façon dont ils pensent la tension entre les dimensions synchronique et diachronique du texte biblique.

Une des finalités du RRENAB est de permettre aux jeunes chercheurs qui travaillent en exégèse narrative dans les diverses institutions partenaires de proposer des exposés, souvent

liés à leur recherche doctorale ou post-doctorale, et de tester ainsi leurs idées tant devant leurs pairs que devant des spécialistes de la discipline tout en apprenant l'art de la communication scientifique. Des chercheurs et enseignants se mêlent à eux pour proposer également le fruit de leur travail. Une après-midi était consacrée à une quinzaine de communications offertes. On retiendra les noms des jeunes chercheurs : S. Raymond (ICP), Ch. Singer (IPT, Montpellier), G. Guibert (CNRS Paris), J. Brankaer, E. Di Pede, P. Van Petegem et C. Vialle (UCL), A.-L. Zwilling (IRSB) et S. Van Den Eynde (KULeuven).

Le colloque de Paris – dont les Actes sont annoncés – a été l'occasion pour le RRENAB d'accueillir un 9^e partenaire : la Faculté de théologie de l'Université Catholique de Lyon (pour tout renseignement sur le réseau, voir le site <http://www2.unil.ch/rrenab/accueil.htm>). Les nouveaux venus lyonnais accueilleront dans leur ville, les 11 et 12 mai 2007, la prochaine activité du Réseau. Comme tous les deux ans, il s'agira d'un symposium réservé aux membres des institutions partenaires. La question centrale sera celle des marques de l'énonciation dans le récit biblique.

André Wénin,
Professeur à la Faculté
de théologie de l'U.C.L.